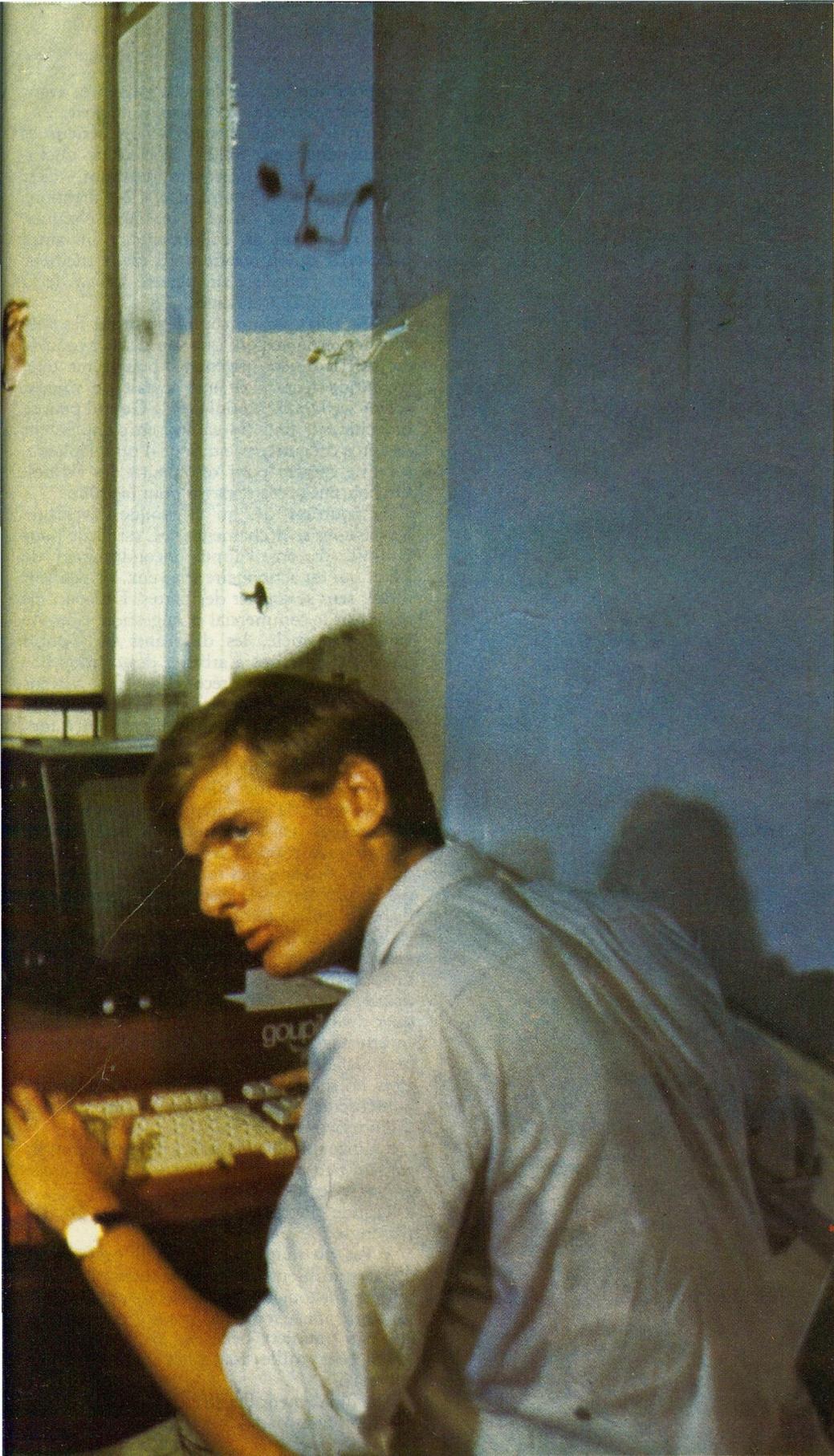




**COCORICO ! LES PETITS G
PARTENT A L'ATTAQUE D**



Miracle! En 1983 le meilleur micro-ordinateur du monde est français! Ses créateurs affirment qu'ils sont prêts à se colleter avec les gros japonais ou américains. C'est une bande de copains qui a inventé Goupil avec l'aide des PTT et des fonds d'État, pour une fois investis les yeux fermés sur de jeunes talents. De quoi rêver non? Il fallait voir ça de plus près.

PAR JEAN-FRANÇOIS ROUGE

Dans une cave du 5^e arrondissement, un certain Francis s'agitait au milieu d'un fatras d'appareils musicaux et le studio Ramsès y enregistrait les groupes underground français. Francis pianotait aussi sur un micro-ordinateur, et élucubrait sur la science-fiction avec Richard Pinhas. Avec ses cheveux longs et sa morale d'aventurier marginal, il était prêt à jouer tous les coups bizarres. Il programait le stock d'une petite maison de disques, free jazz, il cherchait avec un syndicaliste CFDT des logiciels adéquats pour gérer la comptabilité des PME.

La fièvre micro-informatique gagnait. Jeux vidéos, clubs microtels, les gros monstres incompréhensibles ne faisaient plus peur depuis qu'on pouvait bricoler avec les nouveaux circuits simplifiés. C'était même planant et, en plus, fallait être jeune pour s'y retrouver vite.

Comme en mathématiques? Mieux encore : avec des petits machins comme Apple on pouvait presque se lancer dans la programmation sans formation théorique. On voyait déjà plein de jeunes bricolos américains faire fortune à dix-huit ans avec un programme ou un jeu vidéo. Tentant, non?

C'était il y a à peine cinq ans. A voir cette bande hétéroclite, personne n'aurait osé prédire la naissance d'un micro-ordinateur français.

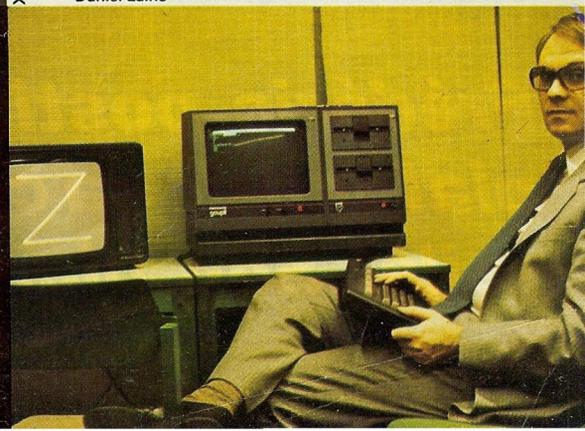
1983, ceux qui ont l'œil fixé sur les nouvelles technologies ont remarqué dans les journaux une page de pub tapageuse : *Goupil*, 104 % de croissance en 1982. Pour 1984, nous visons 15 % des marchés français. Sous-entendu : à nous deux le marché mondial. Quesaco Goupil? Un petit renard posé sur une boîte bleue. Le micro-ordinateur français. A la tête des troupes, nous retrouvons la plupart de nos amis de la science-fiction et des trains électriques. Le costume et le cheveu plus neutres, ils sont armés d'un moral d'acier pour affronter les Américains d'Apple, au moment même où IBM, un moment dépassé,

Xavier Lambours

Le père du Goupil, Claude Perdrillat, a quitté les PTT pour se lancer dans l'aventure micro-informatique.

Daniel Lainé

**NIES DE GOUPIL
IBM ET D'APPLE**





s'impose une brutale cure de jouvence, avant de lâcher ses forces sur ce marché nouveau.

Tout le monde cherche à faire sérieux et professionnel chez SMT – Société de micro-électronique et de télécommunications – c'est le nom officiel de l'entreprise. « Ne mentionnez pas que j'ai milité à la Ligue communiste », me dit un collaborateur. Un autre préférerait qu'on oublie qu'il est le meilleur spécialiste français d'un peintre italien de la Renaissance, Le Caravage.

Goupil n'a aucun complexe : tous les spécialistes reconnaissent que son dernier modèle est suffisamment ingénieux pour tenir tête, techniquement, à ce qui se fait de mieux, même au Japon. Modulaire, le Goupil peut se brancher sur tous les câbles, en complément des gros concurrents, au bout d'un téléphone, sur une caméra pour reconnaître les formes. On pourrait se croire partis pour la gloire.

Et pourtant, dès qu'on évoque l'aventure, les passions se déchaînent : « C'est facile pour Goupil, ils ont l'appui inconditionnel de l'Etat qui est actionnaire chez eux. Ils peuvent foncer sans se soucier des pertes. Du coup, ils négligent le commercial et la gestion. Comme l'Etat s'en mêle, les dirigeants de Goupil passent leur temps à arbitrer des conflits bureaucratiques et à réconcilier des visions contradictoires entre les PTT, Elf ou les conseillers des différents ministres. Du coup, ils ratent le marché brésilien ou l'exportation au Nigéria... Avoir l'appareil le plus ingénieux ne sert à rien s'il tombe en panne, et qu'on attend le réparateur. Et puis, ne vous gourrez pas, en micro-informatique tout va très vite. Un coup de maître ne dure pas plus d'un an. Si ces petits malins ont la tête prise par les problèmes de gestion et d'organisation, ils perdront leur force d'innovation... »

Voilà qui est tout à fait alléchant. Les oiseaux de mauvais augure annoncent même que Goupil est soutenu au forcing et qu'on risque, comme toujours en France, de fabriquer du Concorde une belle technologie mal commercialisée. Qui se souvient d'ailleurs du plan Calcul lancé par de Gaulle ? On soutint alors les machines Bull avant de devoir aller honteusement chercher l'aide des Américains d'Honeywell.

Quinze millions de francs de pertes en trois ans, un peu inquiétant, non ? Sur un marché qui croît de 50 % chaque année.

Claude Perdrillat, le PDG de Goupil s'étrangle :

« Pas du tout ! Les financiers prévoient dix-sept millions. Dans ce business, la rentabilité vient toujours la quatrième année. C'est sûr, cette année, on équilibre nos comptes, on fait nos premiers bénéfices en 1984, et en 1986 cent mille machines et l'entrée en bourse ! »

Machinalement Perdrillat caresse le Goupil qui ronronne à ses côtés. Un geste familier,

Daniel Lainé

Frédéric, postier de 22 ans, a collé son lit au plafond de sa chambre pour caser ses appareils. Son plancher menace de s'écrouler.

PETIT GOUPIL ET GROS RENARDS

A ma gauche, le Goupil. A ma droite, les autres. Cent quarante fabricants de micro-ordinateurs aujourd'hui dans le monde. Il en restera une quinzaine dans moins de dix ans.

Concurrence acharnée entre le Japon, les Etats-Unis et l'Europe, championnat d'intelligence entre les cerveaux les plus inventifs de la planète — mais comment faire le poids face aux deux vrais géants, Apple et IBM ?

Apple a tout inventé et fait la percée industrielle la plus rapide du siècle : en six ans, d'un garage de banlieue au milliard de dollars de chiffre d'affaires pour 1982. Mais ça se gâte. Les concurrents pullulent et les copieurs frappent dans le dos. En Asie, on vend six imitations pour un authentique Apple. Il y a trente-cinq fabricants de faux Apple rien qu'à Taïwan. Cette année, pour la première fois, les ventes du célébrissime Apple II ont baissé de trente mille à vingt mille par mois.

Apple se fâche. Procès, gestion renforcée et quatre coups fumants en 1983 : dix mille Apple gratuits offerts aux collèges et universités de Californie, pour la promotion ; deux réseaux régionaux d'Apple interconnectés pour centupler leurs possibilités ; un système pour brancher son micro sur les très gros ordinateurs IBM. Et une nouvelle machine, Lisa : un micro très haut de gamme (80 000 F) que *n'importe qui* peut utiliser sans préparation.

Et maintenant, roulement de tonnerre, l'Empire contre-attaque ! IBM se lance enfin dans le micro-ordinateur. Sorti en août 1981, l'IBM PC (Personal Computer) a déjà conquis 21 %

du marché américain des micros de bureau. C'est pourtant une copie avouée d'Apple, juste un peu plus « ouverte » et modulaire, plus chère aussi (30 000 F).

IBM : deux tiers du marché mondial de l'informatique ; des filiales dans 130 pays ; 375 000 employés formés et pris en charge dans une « grande famille » qui a servi de modèle au fameux système industriel japonais ; des clients exclusifs qui s'appellent Nasa ou Coca-Cola ; une force de vente colossale qui garantit au client la présence immédiate d'un spécialiste maison au moindre problème...

Dans les années 70, IBM a perdu du terrain face aux jeunes loups. Peu d'innovations et une stratégie commerciale trop prudente à cause d'une inculpation de la commission anti-trust qui lui pendait au nez depuis treize ans. Tout change à partir de 1981. Un nouveau patron de 58 ans, John Opel, et depuis la levée de l'inculpation en janvier 1982 (merci Reagan), l'attaque sur tous les fronts.

Sus aux Japonais : un piège préparé pendant un an fait tomber Hitachi et Mitsubishi, la main dans le sac, prêts à payer des sommes folles pour acheter à de faux espions (en fait des agents du FBI) des documents secrets d'IBM.

Réveil commercial : IBM sort des nouveautés en avalanche, pratique jusqu'à 40 % de rabais pour du matériel datant d'à peine un an. La firme accepte de vendre aux chaînes de grossistes en bureautique, au lieu de tout distribuer par son propre réseau de vente. Pour la première fois, elle s'associe avec des concurrents, s'entend

avec trois firmes japonaises pour la fourniture de composants ou la mise au point d'un clavier en alphabet japonais, elle achète 12 % d'Intel, leader mondial des semi-conducteurs, et 15 % de Rolm, numéro un des centraux téléphoniques. Autre nouveauté incroyable, elle crée en son sein des unités autonomes, gérant leur propre budget et leur marketing, pour le développement de nouveaux produits. Ainsi, le PC a été confié à une minuscule boîte de Seattle dont le patron a 24 ans.

Et ce n'est pas fini. IBM double ses dépenses pour automatiser et réduire les coûts : la fabrication d'un PC occupe dix minutes de travail d'un ouvrier ! Gros effort aussi pour la recherche, les nouveaux composants ultra-rapides, le *quiteron*, encore mystérieux, qui viserait carrément à remplacer le transistor, l'écran à plasma qui succédera au tube cathodique.

Résultat : des profits records en 1982, 20 % de croissance en un an, sans doute encore plus en 1983. Et surtout le laminage au bulldozer des petits malins qui s'étaient aventurés dans les failles du système IBM.

600 000 micro-ordinateurs PC se sont vendus cette année, on en prévoit un million pour 1984. Cet automne, IBM attaque le créneau des micros domestiques avec une machine encore secrète valant moins de 5 000 F, dont le nom de code est *peanut*, cacahuète. « Il n'y a pas de secret, a déclaré le vice-président du marketing. Nous allons essayer de rafler *tout* le marché ! »

Dur pour notre Goupil.

presque un tic — il retire brusquement sa main dès qu'il voit que je l'observe. Le Goupil, c'est son enfant. Des années de préparation, des milliers d'heures de travail, des centaines de nuits blanches...

Son bureau du XV^e arrondissement est étroit, meublé de bric et de broc. Une pièce pour petit fonctionnaire, pas du tout le bureau-coursive décoré design d'un PDG du privé dans un secteur de pointe. La faute au manque de temps, à la croissance folle, ou peut-être aux habitudes d'apparence modeste qu'on prend en douze années passées à défendre des dossiers dans l'administration des PTT.

Même tableau pour le bonhomme. Perdrillat s'habille très anonyme, costume neutre et cravate assortie, il parle doucement, presque avec timidité. Sa seule excentricité : des cheveux mi-longs coupés au bol.

« Vous vous rappelez votre numéro d'adhérent aux clubs Microtel ? Vous aussi vous jouiez aux petites voitures et au train électrique ?

— Hein ?

— Oui, vous étiez bien un des vingt-huit fondateurs ? »

Surpris, Perdrillat fouille dans son porte-

feuille. Il finit par en extirper un vieux carton.

« Numéro 17, dans l'ordre alphabétique. Mais ne mélangez pas Microtel et SMT, ça n'a plus rien à voir. Tout ça, c'est du passé, une vieille histoire... »

Evidemment, tout commence en Amérique, au début des années 70. A l'époque, quand on pense ordinateur, on voit une énorme machine dans un bureau spécialement aménagé, réfrigéré, dépoussiéré, sous le contrôle de spécialistes. Qui a eu la première idée de réduire ce monstre et de le mettre à la portée du grand public ? Sans doute Jobs et Wozniak, les deux créateurs d'Apple, qui vendirent leur minibus VW pour fonder leur entreprise. Peu importe. Dès que la brèche a été repérée, il n'y avait plus qu'une seule chose à faire : foncer.

En France, ça bouillonnait aussi. Certains ont même pris le départ en même temps que les Américains. Dès 1971, Truong Thi Trong invente le Micral. Un peu plus tard, Jean-Pierre Bouhot et Jean-Pierre Cottin lancent l'Alcyane. Mais ils s'essoufflent vite : le marché français est étroit, les clients lents à digérer l'innovation, on ne sait pas vendre, les banquiers ne suivent pas souvent, les grosses boîtes verrouillent les portes... Micral finira

entre les pattes de la CII, Alcyane sera happée par Matra, et leurs jeunes idées serviront aux stratégies des grands. Deux occasions perdues.

Heureusement, il reste les clubs de micro.

Une trentaine de fanatiques de l'Alcyane cherchent un local. Très vite, dans la meilleure tradition des groupuscules marxistes, ils noyautent un club honorable et un peu désuet, l'Association française des informaticiens (AFIN), et ils imposent une section où les jeunes seront entre eux, L'AFIN-CAU (l'AFIN des concepteurs-animateurs-utilisateurs de micros).

Et, bien sûr, dès le départ, ils s'engueulent.

Il y a deux clans : les *soft* et les *hard*. Les intellos du *soft* font des programmes, des logiciels, ces constructions mathématiques qui pilotent l'ordinateur dans tous ses usages possibles. Les techniciens du *hard*, eux, connaissent les machines et ce qu'elles ont dans le ventre, les circuits, les micro-processeurs.

La bande du *soft* traverse une période baba-cool : ils planent. Ils inventent des programmes géniaux, des langages nouveaux, ils simulent les performances de leur micro sur les méga-ordinateurs de leurs patrons et, au fond, ça leur suffit, ils n'ont pas envie de fabriquer

(Tournez s.v.p. page 156)

Les financiers français ne comprennent rien au "venture capital". Aux USA on vous balance 20 millions de francs du premier coup.

un micro bien réel, de réfléchir à ses usages dans l'économie, ils craignent d'être déçus et de ne plus s'amuser autant. Ce qui les intéresse, c'est plutôt la complexité d'un problème, l'élégance d'une solution théorique. L'Etat lâche des subventions. Autant laisser faire : les voies des nouvelles techniques sont impénétrables et certaines de leurs trouvailles se retrouveront plus tard dans les logiciels du Goupil.

Le clan des *hard*, lui, a une idée fixe : construire un ordinateur. Dans les labos du CNET (Centre national d'étude des télécommunications) ils peuvent détourner les oscilloscopes et les analyseurs de l'administration pour tester leurs inventions. Leur front uni se lésarde aussitôt : quel micro-processeur choisir, le classique 6800 ou le tout nouveau Z 80 ? Il n'y a pas plus sectaire qu'un fan de micro quand on en vient à parler de micro-processeurs. Engueulades, démissions, clubs rivaux...

Quelques scissions plus tard, nous sommes en 1978. On ne se réunit plus dans un sous-sol, on préfère une arrière-salle de la librairie Dunod. Cet éditeur a eu le flair de traduire ou d'importer les meilleurs traités américains d'informatique. Les amateurs se bousculent chez lui, on se croirait au rayon BD de la FNAC. Un nouveau club s'y constitue, Microtel (Micro-électronique et télématique).

En épluchant les vingt-huit premières cartes d'adhérents, celles des pères fondateurs, on découvre le mélange curieux qui permet de grandes choses. Des étudiants d'Arts Plastiques qui veulent programmer des sculptures mobiles, des historiens qui veulent programmer d'énormes documentations. Un vrai virus. Ça va du jeune postier, Frédéric Nello, qui entasse des tonnes de matériel dans sa chambre de bonne jusqu'à de très hauts fonctionnaires qui viennent la nuit comme le membre fondateur numéro 22, Jean-Pierre Souviron, à l'époque patron de la direction des affaires industrielles et internationales auprès de la direction générale des Télécoms (DGT) du ministère des PTT. Sûrement passionné à titre personnel. Souviron était aussi l'œil de son *big boss*, Gérard Théry.

Impossible de comprendre la passion remarquable de l'Etat pour ce bouillon de culture entre 1974 et 1981, sans buter sur Gérard Théry. Officiellement, l'électronique ne dépend pas de ses services. Mais l'homme a une conception plutôt étepdue de son secteur.

Giscard lui laisse la bride sur le cou. Ses ennemis prétendent qu'il le couvre pour privatiser les télécommunications et les mettre à l'abri des habitudes trop fonctionnaires des Postes. En tout cas, Théry sait décrocher tous les crédits dont il a besoin pour la télématique et le téléphone. C'est vrai qu'avec son équipe de fidèles, Théry mène la DGT comme une boîte privée américaine. Il tient des tableaux de bord mensuels pour suivre la productivité de ses services : nombres de lignes vendues, délais d'attente, indice de satisfaction des usagers. Incroyable ! Un fonctionnaire - un postier ! - qui s'inquiète des humeurs de son client... En sept ans, il installe dix millions de lignes de téléphone, il secoue les industriels et les pousse à vendre leurs centraux dans le monde entier.

On l'avait trop vu sous Giscard. Aujourd'hui, exilé au bout d'un couloir dans une annexe du ministère, Théry occupe ses importants loisirs à rédiger un bouquin sur la

décadence industrielle de l'Europe.

Et le numéro 17 ? Claude Perdrillat, qui est encore aujourd'hui le trésorier national des clubs Microtel est entré aux PTT en 1968 comme contractuel.

Un jour Souviron (vous vous souvenez, le numéro 22) lui demande de créer une petite structure à l'intérieur du ministère, qui prendrait des participations au capital de jeunes sociétés à fort potentiel technique. C'est le scandale. Comment ? L'argent public utilisé pour alimenter les profits des capitalistes ? On enterre le projet. Marrant : l'idée vient à peine de ressortir, à la fin de l'année dernière. Et devinez quelle est la première boîte qu'on a décidé d'aider ? La SMT et son Goupil !

A l'époque cette histoire avortée de *venture capital* donne des idées à Perdrillat. L'administration va devoir se passer de ses services. Aux clubs Microtel, il travaille avec ses copains sur un projet qui le passionne : un micro valant moins de dix mille francs, qui serait capable de faire du traitement de texte. Une sorte de super machine à écrire avec mémoire, un outil télématique qu'on pourra faire dialoguer avec d'autres micro-ordinateurs grâce à un vulgaire téléphone.

Les statuts du club prévoient que tous les adhérents doivent aider les initiatives susceptibles de déboucher sur des réalisations concrètes. Tout le monde s'y colle. Ceux du CNET testent les composants dans leurs labos. Les artistes imaginent.

Perdrillat recrute même dans sa famille. Sa femme, une enseignante, fonde l'ADEMIR, une association qui veut répandre l'usage des micro-ordinateurs dans l'Education nationale. Son frère Alain, le critique d'art spécialiste du Caravage, rejoint l'équipe un peu plus tard.

On demande à Leboucher, « l'artiste », de concevoir en catastrophe une carrosserie décente pour le prototype. La robe bleue du Goupil I voit le jour dans une roulotte, en Provence.

Juste à temps pour le SICOB 1979 !

Hein ? Et le stand ! On l'a oublié dans la confusion, celui-là... Leboucher contacte sa meilleure copine, France Billand : « Amène-toi vite à La Défense. On a besoin de toi pour décorer le stand Goupil ! »

Et ça marche ! Le Goupil I est l'un des clous du Sicob. Perdrillat a eu l'habileté de le présenter comme « le premier micro-ordinateur français ». Faux, bien sûr, mais ça intrigue. Clic-clac, photo ! « Merci, messieurs, excellente pub... »

Fini le bricolage, il faut des capitaux. Perdrillat démissionne des PTT et commence la chasse aux actionnaires. Encore une fois, il se tourne vers les copains de Microtel. Qui veut de mes belles actions ? Chacun met son point d'honneur à cotiser pour mille ou deux mille francs. C'est bien plus un geste militant qu'un vrai placement.

Seulement, même en additionnant toutes ces contributions, on est encore loin du compte. Il manque encore quatre cent mille francs, la moitié de la somme. Heureusement, les carbonaris de la micro-informatique sont là et Numéro 22 veille au grain. Jean-Pierre Souviron présente Perdrillat aux gens d'Elf-Aquitaine. Le groupe pétrolier vient justement de lancer une petite filiale, Inovelf, spécialisée dans le capital-risque. Pour la multinationale, il s'agit moins de réaliser un placement lucratif qu'une « B.A. », toujours bien vue par l'Etat, pour faire oublier ses gros profits. La stratégie d'Elf consiste aussi à faire

de la « veille technologique » : un pétrolier doit garder un œil sur toutes les nouveautés qui peuvent surgir dans son secteur. Or, précisément, l'électronique est en train de révolutionner la recherche pétrolière. La SMT naissante est exactement le genre de boîte où Elf veut placer ses billes et voir ce qui se passe.

Au début, les clients ne savent pas très bien s'ils ont affaire à l'Etat ou à une boîte privée quand ils achètent un Goupil. Claude Perdrillat, toujours trésorier de Microtel, couvé par la DGT, s'installe le matin au club, l'après-midi à SMT. Pour passer commande, on téléphone à Microtel. Ces ambiguïtés énervent les concurrents mais elles facilitent les premiers pas. Et les fabricants étrangers, chez eux, font la même chose.

On renforce l'équipe. Le joyeux mélange de littéraires et de centralistes, ça va un moment. Mais il faut tenir, produire, séduire une clientèle française qui n'a pas l'habitude de faire confiance à l'originalité. Perdrillat débauche chez les Américains. Un directeur financier chez Control Data, un directeur commercial piqué à Texas Instruments, d'autres chez Xerox. Eux, au moins, on ne les prendra pas pour des rigolos. Seulement, il faut amalgamer tout ça...

La production suit difficilement !

Le Goupil II sort en catastrophe, une caisse à savon toute rousse et mal dégrossie. Dur, au moment où l'achat d'un micro tend à devenir un acte impulsif équivalent à celui d'un magnétoscope.

Les Goupils ne tiennent pas le coup ! Dès que la température monte, les fusibles sautent et vous risquez d'y laisser la peau du programme en cours. Quand un Apple ou un IBM tombe en panne (ça leur arrive), personne n'affirme que la marque ne vaut rien. Mais une entreprise débutant comme SMT, on l'attend au tournant.

Un puissant parti anti-goupiliste naît même au Microtel d'Issy, le berceau de la boîte.

Dans la jeune génération, celle qui n'a pas connu l'époque héroïque où Perdrillat et ses boys campaient sur place, on rencontre un fort pourcentage de sacrilèges :

« C'est simple : nos deux Goupils II étaient tout le temps en panne. Tu parles d'une pub ! Des centaines de gens les ont vues crevées, les pauv'betes... Et manque de bol, juste à côté, l'Apple marchait comme une horloge. »

Toujours comme ça, avec les Français. Ils s'imaginent que si leur produit tient la route techniquement, ça suffit. Et ils se font rafler les marchés par des gens qui pensent d'abord au confort du client. Au départ, Perdrillat n'a pas le choix. Allez trouver en France deux ou trois cents vendeurs de hi-fi compétents en micro - Il faudrait les former, ça prendrait des mois et ça coûterait trop cher. Une seule solution : ne vendre qu'à des grossistes. Qu'ils se débrouillent ensuite pour écouler leurs Goupils. Avantages évidents : un nombre de clients limité à une vingtaine et moins de stocks à supporter.

Seulement, ces grossistes se sentent en position de force, certains en profitent pour dicter leurs conditions à tout le monde. Autre inconvénient : l'absence totale de contacts entre le fabricant et l'acheteur final. Les critiques remontent mal et les retombées sont très dures. Malgré tout, on vend deux mille Goupils II en 1981. Pas si mal ! La SMT prépare la sortie du Goupil III, à marches forcées. Ce modèle-

là doit corriger tous les péchés de jeunesse. Cette fois, plus d'excuses.

Bon. Côté *design*, chapeau ! Roger Talon, l'homme qui a dessiné le nez du TGV, conçoit une caisse gris sombre joliment moulée. Sérieux et élégant. La machine a enfin l'air d'être terminée.

Techniquement, la grande idée, c'est la modularité. Vous pouvez ajouter des éléments en fonction de vos moyens, mais vous avez toujours un ensemble cohérent, qui s'adapte à des situations et des utilisations variées : des cartes électroniques glissées dans l'unité centrale permettent par exemple de sortir les données en couleur sur l'écran ou de coupler l'engin sur le réseau Télétel des PTT pour consulter toutes les banques de données. Bref, grâce à la modularité, le Goupil III doit normalement vieillir moins vite que ses concurrents, il est compatible avec tous les autres appareils, il doit pouvoir suivre les besoins de son utilisateur qui pourra toujours y ajouter des accessoires (supplément de mémoire, écran ou clavier différent, etc.).

Le Goupil III coûte environ vingt-cinq mille francs.

Pour les spécialistes, c'est un *small business computer*. Un engin à classer entre les *home* ou les *personal computers* du type Sinclair ou Commodore, destinés au jeu ou à la gestion familiale, et les gros engins de bureau. Son plus grave défaut, c'est le petit nombre de logiciels par rapport aux centaines de programmes Apple ou IBM. Malgré tout, on trouve au catalogue Goupil :

- Des programmes de gestion ou de comptabilité destinés aux PME.

- Des programmes éducatifs mis au point par l'éditeur Hatier. Au total, deux cents heures d'éducation assistée par ordinateur, depuis des cours d'anglais jusqu'à l'orthographe.

- La Sedri, une entreprise de la région parisienne, a mis au point des programmes qui font travailler ensemble un Goupil et une caméra. La caméra devient l'œil du Goupil, dressé à reconnaître certaines formes. Utilisations très nombreuses, du gardiennage à la robotique.

- Le traitement de textes : secrétariat, composition automatique dans l'imprimerie...

- Certaines professions se sont organisées elles-mêmes pour proposer à SMT-Goupil de réaliser des logiciels adaptés à leurs besoins. En tête, les avocats et les pharmaciens. Le Goupil III s'occupe du courrier, de la gestion, des dossiers, des rendez-vous. Ce genre de clientèle captive est extrêmement intéressante pour SMT et donc très courtisée.

SMT vient de passer une quinzaine de contrats avec des jeunes concepteurs de logiciels de quinze à vingt ans. Ces contrats rappellent ceux que passent les maisons de disques avec leurs chanteurs. SMT les équipe et leur prête un Goupil qu'ils n'auraient pas les moyens de s'offrir. Quand le programme est prêt, ils peuvent racheter l'engin avec leurs droits d'auteurs.

François Abella, vingt-et-un ans, a ainsi sorti une disquette de dix-huit jeux. En outre, il a publié plusieurs bouquins sur l'utilisation du Goupil. Laurent Gittler, vingt ans, a inventé un système de protection des logiciels à une seule variable qui enthousiasme les spécialistes. Didier Cuji, de Talence, travaille sur un programme qui facilitera les conversations entre ordinateurs.

Bruno Monsuez, seize ans, lycéen à Paris ne

connaissait rien à la micro-électronique il y a encore six mois. Il voulait seulement, en bon fils, aider son papa, conseil juridique, à se dépêtrer de ses dossiers épineux. Aujourd'hui, SMT lui signe un contrat au terme duquel Bruno doit mettre au point un logiciel destiné aux avocats et aux conseils juridiques. Avec ce programme, ils pourront par exemple réussir à tous coups les successions délicates. Armé de ce logiciel, l'ordinateur leur préparera leur courrier, il leur rappellera les délais et les procédures à respecter.

Toutes les idées sont bonnes, et pourtant la partie se gâte. Les mises doivent doubler, tripler, si l'on veut réussir. Combien de temps l'Etat actionnaire peut-il éponger les grosses pertes sans se faire accuser de favoritisme et de mauvaise gestion ? Rien de plus dur que de maîtriser la croissance rapide et là, il faut un manager exceptionnel, un vendeur doublé d'un petit Napoléon et d'un génie technique. Bon pour les idées et l'administration, Perdrillat doit aussi colmater les brèches commerciales et voilà que le bateau se met à fuir du côté des actionnaires.

« Le jeu commence à être gros pour nous », s'excuse-t-on à Sofinnova. « Hé, hé, admet un responsable chez Elf, il y a bien eu un petit débat interne ; mais enfin, on a fait notre devoir. »

D'ailleurs, le géant Exxon vient de se retirer de l'électronique, ça n'est plus à la mode pour un pétrolier. Et l'Etat ? La politique industrielle des socialistes n'est pas celle des capitalistes. Ils cherchent la logique. Il croient aux filières industrielles plus qu'au dynamisme des boîtes. Si Elf hésite maintenant à poursuivre son soutien, il a de bonnes raisons. Les Finances viennent de lui intimier l'ordre d'avoir à quitter les lieux dans les deux ans pour investir ailleurs, dans la chimie ou l'agro-alimentaire par exemple. Ou est la liberté de gestion ? Et la juste récompense de celui qui a pris le risque d'investir dans le capital risque ? A vous dégoûter de ce genre de prospection.

« Les Français ne comprennent rien au *venture-capital*, dit Perdrillat. En Amérique, on vous colle dans les pattes l'équivalent de vingt millions de francs dès le premier tour de table. Ça vient de se passer comme ça pour un concurrent américain, le Fortune, un engin nettement moins bon que notre Goupil III. Soit dit en passant. Nous, il a fallu quatre augmentations de capital. »

Neuf mois qu'il assiège leurs bureaux pour décrocher ces vingt-cinq millions de francs ! Fin juin, Perdrillat s'éponge le front : il vient de grappiller un nouveau répit d'une douzaine de mois.

Et maintenant ? Il va falloir resserrer la gestion.

Avec ses locaux éparpillés à Paris et à Créteil, la SMT risque d'éclater en petites féodalités campant sur leurs pouvoirs. L'esprit fonctionnaire menace déjà d'étouffer l'enthousiasme débridé des débuts.

Bref, SMT a besoin de ce que les Américains appellent un *controller*, pour que tous les inventifs oublient la gestion et mènent la bataille sur le front des logiciels, les programmes.

Ce sont eux qui, de plus en plus, font vendre un micro-ordinateur. En matière de logiciels le Goupil a un retard considérable à rattraper, alors qu'on dit partout que les Français sont très forts en logiciels : c'est le moment de le prouver.

Jean-François Rouge